

Proposition de publication : Szárazság (Sécheresse)

Traducteur : Thomas Sulmon



Informations sur l'ouvrage

Titre original : Szárazság

Auteur : Tamás Rojik

Langue originale : hongrois

Genre : science-fiction, dystopie

Maison d'édition : Tilos az Á Könyvek, Budapest

Année de publication : 2020

Nombre de pages : 272

Synopsis

Budapest, Hongrie, années 2050.

Tout comme le reste du monde, la ville doit subir les conséquences du réchauffement climatique. L'eau est devenue la denrée la plus précieuse, et les réserves se réduisent comme peau de chagrin. Dans les quartiers intérieurs, les plus fortunés peuvent profiter de la protection et de l'approvisionnement de l'État, mais les habitants des banlieues n'ont que peu d'espoir de voir leur situation s'améliorer. Tous doivent respecter les règles strictes imposées par l'État, et l'ordre établi ne peut pas être remis en question.

Dani, un garçon solitaire, et sa camarade de classe Aniko, ont la chance de fréquenter l'un des meilleurs lycées du pays. Se sentant tous deux différents des autres, ils apprécient de passer du temps ensemble. Mais l'amour naissant entre les deux adolescents est interrompu par une catastrophe qui va bientôt bouleverser leurs vies.

Dani parviendra-t-il à retrouver Aniko, et si oui, pourront-ils faire face à ce qui les attend ? Comment vont-ils réagir face à la disparition de tout ce qu'ils connaissaient jusqu'alors ? Et surtout : où aller ?

À propos de l'auteur



Tamás Rojik est un écrivain hongrois né à Kecskemét le 22 février 1988. Après avoir obtenu son certificat d'études, il a étudié la philologie hongroise à l'université de Szeged, avant de terminer une maîtrise en histoire hongroise à l'ELTE. Ses premières nouvelles ont été publiées dans divers magazines tels que *ÚjNautilus*, *Irodalmi Jelen*, *Napút*, *Műút*, *Kulter* et *Irodalmi szemle*. En 2016, il publie son premier roman, *Befogad és kitaszít*, suivi de *A csillagos égig* en 2017. Sa dernière oeuvre en date publiée en 2020, *Szárasság*, a été acclamée par la critique, certains commentateurs recommandant d'imposer l'ouvrage dans les écoles pour sensibiliser les élèves à la problématique du réchauffement climatique. Il vit à Budapest.

À propos du traducteur



Thomas Sulmon est un traducteur belge de langue française, installé à Budapest depuis 2019. Passionné depuis toujours par les langues, il étudie la traduction à l'Institut Marie Haps de Bruxelles, avant d'enchaîner avec une maîtrise en sciences politiques à l'Université Libre de Bruxelles qu'il termine en 2017. Il travaille à plein temps en tant que traducteur, et a publié des nouvelles d'auteurs hongrois tels que Margit Kaffka et Zsigmond Móricz.

Extrait 1

La Hongrie

État se situant dans le bassin des Carpates, membre depuis 2029 de l'Union européenne pour l'environnement (UEE). Population d'environ 7 millions d'habitants. Climat sec post-continental : température minimale de 4-6 degrés en janvier, température maximale de 40-43 degrés en juillet. Capitale : Budapest, population estimée à 1,3 millions d'habitants.

Grâce à la protection qu'offre la chaîne des Carpates, tout au plus 10 à 12 tornades de force modérées s'y forment chaque année. Son seul lac encore existant est le Balaton, le site d'eau douce la plus menacée d'Europe. Les cours d'eau Danube et Tisza existent toujours, et des accords internationaux ont été conclus pour permettre leur décontamination chimique.

Malgré des prix dissuasifs, les touristes aiment s'y rendre pour profiter de l'approvisionnement continu en eau potable que permettent les nappes souterraines. Depuis 2046, seuls les citoyens de pays membres de l'UEE sont autorisés à franchir ses frontières.

(Extrait d'un article de l'UEE présentant la Hongrie)

Quand ils entrèrent dans la chambre de Dani, le capteur ouvrit les volets. La seule fenêtre de la pièce donnait sur la rue obscure, et l'on pouvait entendre le lourd battement de la pluie. Le mauvais temps convenait à leur humeur : c'était ainsi qu'ils aimaient travailler.

La chambre offrait tout juste assez de place pour une commode, un lit et un bureau, sous lequel Dani mit ses affaires. Anikó posa soigneusement son sac sur le lit recouvert d'une couverture, puis s'assit au bord du matelas où se trouvaient des coussins. Bien sûr, la façon dont Dani les disposait ne lui convenait jamais : elle les réarrangeait longuement, gigotait entre eux comme un chat, et ses longs cheveux blonds y restaient encore longtemps après son départ.

Ils ne se parlaient pas, chacun aménageant son propre territoire. Ils gardaient les boissons et les barres énergétiques à portée de bras pour ne plus avoir qu'à le tendre si nécessaire. Pendant le

cours de mathématiques, ils avaient déjà discuté de ce qu'ils allaient faire aujourd'hui : Dani avait donc pris sa station de travail avec lui, et l'avait mise sur la table. La petite machine prenait beaucoup de place, il s'était donc assis devant la table, et Anikó sur le lit. Elle avait une vieille tablette de dessin numérique, qu'elle pouvait tenir sur ses genoux.

Dani n'alluma pas la station de travail avec la reconnaissance vocale, mais avec le lecteur d'empreintes digitales. Il ne voulait pas rompre ce silence où l'on n'entendait que le battement de la pluie et le sifflement du vent. Après avoir scanné le bout de son doigt, l'appareil en forme de boîte se mit à projeter dans deux directions. À l'horizontale apparut un écran qu'il pouvait agrandir à volonté, et devant lui un clavier, qu'il pouvait transformer de quelques gestes en planche à dessin.

Alors que Dani commençait à dessiner les vignettes dont ils avaient discuté, Anikó entama son rituel habituel, et se mit à colorer l'image noir et blanc d'une fleur. Elle ne se contentait pas de remplir l'image de couleurs : les croquis prenaient vie sous ses doigts. Cet exercice floral était pour elle comme la transposition d'un morceau pour un musicien expérimenté. Trop occupée à mélanger des couleurs pour le narcisse, elle ne remarqua même pas que Dani lui jetait parfois un coup d'œil. Quand elle dessinait, Anikó se penchait en avant, posait des longs bras minces sur ses genoux, ses yeux bleus concentrés sur sa tâche. Parfois elle oubliait même de cligner des yeux; alors elle devait s'arrêter un peu pour ne pas avoir mal à la tête.

- Je le supprime, ou je le mets avec les autres? - demanda-t-elle quand elle eut fini. Elle parlait très doucement pour ne pas le déranger, et le battement de la pluie qui s'intensifiait couvrit presque sa question. Dani leva la tête, et fit un geste en direction du panneau de commande sur le mur : le bruit de la pluie cessa, et la simulation d'orage s'arrêta derrière la fenêtre. À présent, c'était la réalité qu'ils voyaient, et la lumière vive du mois de mars qui inonda la pièce les aveugla soudain.

Anikó mit sa main devant ses yeux, et ne remarqua rien quand d'un mouvement du doigt, Dani fit passer l'image de sa planche à dessin à l'imprimante. Le papier tomba presque sur ses genoux. Après quelques clignements, ses yeux s'habitèrent à cette lumière soudaine, et elle se mit à examiner son œuvre. Elle retourna la feuille dans ses mains et contempla les dessins précédents.

Des dizaines de fleurs décoraient déjà le mur au-dessus du lit de Dani, et Anikó s'empressa d'y placer sa nouvelle création, essayant divers endroits pour voir ce qui conviendrait le mieux.

- Pourquoi ici? - demanda Dani quand il vit que le narcisse avait pris place à côté du lilas de la semaine passée.

- À cause de la couleur. À mon avis, c'est ici qu'il irait le mieux - réfléchit-elle.

- C'est pas ce que je veux dire. Pourquoi chez moi? - précisa-t-il, ayant de plus en plus de mal à articuler ses mots.

- Et je le mettrais où? Au dortoir? Avec les posters de mecs de mes coloc's?

Les parents d'Anikó habitaient loin de Budapest. Ils vivaient de culture et d'élevage, cultivaient des champs gigantesques, mais elle ne savait pas pourquoi, elle ne s'était jamais sentie à son aise dans ce milieu. Elle aimait la nature et les animaux, mais elle préférait les admirer de loin; nourrir, arroser et récolter, ce n'était pas son monde. Son père avait retenu ses larmes quand elle avait été acceptée à un lycée de Budapest, mais il ne l'avait pas empêchée de partir, lui demandant simplement de revenir à la maison le weekend et pendant les congés.

Elle s'était liée d'amitié avec Dani au cours de dessin, même si au départ il avait difficilement accepté que le professeur mette quelqu'un à côté de lui. Il fallut faire équipe quand le professeur eut décidé d'assigner aux voisins de banc un projet commun à rendre avant les vacances d'hiver. Elle n'avait pas imposé de thème ni de style à adopter : la seule condition était de trouver un moyen de compléter les talents de l'autre.

- Moi, je dessine des histoires - dit Dani, car il avait déjà remarqué qu'Anikó préférait dessiner des natures mortes, qu'elle colorait ensuite pour les rendre uniques. Elle avait acquiescé, disant simplement que ça pouvait donner quelque chose de chouette. Dani était reconnaissant, et étonné d'avoir une camarade de classe aussi sensible. Il s'était habitué aux moqueries des autres, mais ses réparties n'arrivaient jamais à temps. Les paroles étaient ses ennemies. Les pensées lui venaient avec une rapidité prodigieuse, mais les phrases n'arrivaient pas à suivre. Il essayait de parler en mots-clés pour les rendre plus simples, mais on trouvait toujours ça bizarre ou effrayant.

Ils restèrent longtemps à regarder le mur du couloir après la fin du cours. Ils l'avaient tant contemplé en réfléchissant à leur thème qu'ils en connaissaient la moindre fissure. Enfin, Anikó proposa de faire une bande dessinée. Ils pourraient inventer l'histoire ensemble : Dani dessinerait les croquis, et elle les mettrait en couleurs. Mais ce projet commun démarra plutôt mal. Anikó n'arrivait pas à se concentrer au dortoir, où ses colocataires ne parlaient à longueur de journée que de leurs amours, de musique, ou de l'école.

- On pourrait aller chez moi, proposa-t-il quand il apprit pourquoi ils n'avançaient pas.

Au début, elle n'avait pas voulu. Elle ne savait que penser de son camarade de classe, dont les bizarreries lui attiraient les moqueries des autres élèves, et elle avait peur de sa maison, qui se trouvait loin du centre-ville. Il fallait une heure en transport en commun pour se rendre de la rue Sasadi au dortoir, et elle ne savait pas comment elle pourrait revenir à temps. Mais elle était aussi curieuse : l'inconnu l'attirait, et surtout la perspective d'enfin pouvoir dessiner dans le calme.

Les parents avaient d'abord été étonnés en voyant leur fils ramener une fille à la maison, mais ils firent leur possible pour bien la recevoir : ils leur apportaient des sucreries et des boissons, et demandaient toutes les heures s'ils n'avaient besoin de rien.

- Ne vous dérangez pas - leur dit Dani d'une voix forte quand leur comportement commença à le mettre mal à l'aise, et depuis lors ils n'étaient jamais revenus, n'essayant de discuter avec elle que quand elle arrivait, ou avant qu'elle ne parte. Après quelque temps, son père la ramena toujours au dortoir en voiture pour qu'elle ne rate pas la fermeture des portes, car dans ce cas, elle aurait été privée de passer l'après-midi ailleurs pendant une semaine.

Ils formèrent rapidement une équipe, on publia leurs bandes dessinées sur le site de l'école, et quelques vignettes se retrouvèrent même sur la page web du district. Leurs histoires se déroulaient dans un monde où les escargots faisaient la taille d'un poing d'homme, et où ils ne laissaient pas de bave derrière eux, mais progressaient le long de lignes existantes. Ces chemins s'étendaient partout sur la planète depuis des millénaires : les escargots ne les quittaient jamais, et tous les êtres vivants les respectaient pour cela. Si un escargot quittait volontairement le chemin, cela signifiait que sa mort était proche. Les cadavres étaient rassemblés par des volontaires qui les enterraient avec cérémonie, les remerciant pour leur travail, bien

qu'eux-mêmes ne sachent pas en quoi il pouvait bien consister. Tout ce qu'ils savaient, c'était que si l'on détournait un escargot du chemin ou si on lui ôtait la vie, des catastrophes suivraient peu après, et des ouragans, des tremblements de terre et des inondations s'abattraient sur eux.

Anikó dut revenir au domaine familial pour Noël. Dani se sentit soudain seul, et bien qu'il eût passé les vacances d'hiver précédentes à dessiner, il n'arrivait pas à trouver sa place pendant ces deux semaines. Il ne finissait presque rien, effaçait tout le temps ses croquis, et appeler Anikó ne servait à rien : elle le regardait juste à travers l'écran, et répondait à peine à ses questions. C'est alors que ses parents lui offrirent la station de travail. Le nouvel appareil lui redonna un peu d'inspiration, et son enthousiasme se maintint jusque janvier.

Quand ils se retrouvèrent à l'école, il courut à sa rencontre. Il n'avait que faire des regards étonnés, des sifflements et des rires de ses camarades de classe, et Anikó avait elle aussi peut-être oublié où ils se trouvaient, car elle l'avait serré dans ses bras sans s'en rendre compte. Dani s'étonna lui-même de ne pas briser tout de suite son étreinte, même s'il détestait qu'on le touche.

- Il faudrait qu'on fasse plus de bandes dessinées ensemble, dit-il d'une seule traite après s'y être entraîné. Elle acquiesça, et quitta son ancien voisin de banc pour mettre ses affaires à côté de Dani. Le nouveau couple fut le sujet de conversation favori de la classe pendant quelques jours; on les observait, mais quand il devint clair qu'ils ne sortaient pas ensemble, on les laissa vite tranquilles. À partir de ce moment-là, Anikó vint de plus en plus souvent chez Dani, et ils passèrent presque tous leurs après-midis à dessiner. Dani préparait les croquis, et Anikó leur donnait vie grâce aux couleurs.

Au début, ils n'arrivaient pas à trouver le bon sujet et plusieurs de leurs projets échouèrent, mais le fait de travailler ensemble les inspirait. Le déclic se produisit finalement avec monsieur Misi, le nouveau professeur de gymnastique. Il était d'avis qu'il ne suffisait pas aux garçons de jouer au football dans la cour, mais qu'ils devaient s'entraîner, augmenter leur endurance, et que le meilleur moyen d'y parvenir était la course à pied.

Comme la cour de l'école était assez petite, ils faisaient le tour du terrain de football et couraient en rond, ce qui peut être un peu ennuyeux pour celui qui ne veut pas finir premier. Dani était toujours le dernier, mais cela ne le dérangeait pas ; il n'avait d'habitude l'occasion de courir que

quand ils jouaient au football, et il préférait de loin la course à pied, où il ne rencontrait quelqu'un que lorsqu'il était dépassé.

Quand il courait, il laissait libre cours à ses pensées. C'est ainsi que le détective lui vint à l'esprit, et il put bientôt se le représenter de façon si vivante qu'il avait l'impression de le voir courir à côté de lui. Endre était un garçon sans âge : une vraie armoire à glace avec un large menton et un regard intelligent mais triste. Il était grisonnant, mais ses cheveux restaient épais et ne s'affinaient pas au-dessus de son front.

Il allait courir après chaque service, même quand il ne rentrait chez lui qu'à l'aube. Il n'avait jamais aimé ce sport, mais une affaire irrésolue le poussait à prendre la route. Il fallait qu'il soit plus rapide que celui qu'il essayait d'attraper. Le tueur frappait une fois par an, la nuit du solstice d'hiver; toujours à Budapest, mais toujours à un autre endroit de la ville, et la victime était toujours un coureur. Jeune ou vieux, homme ou femme, cela n'avait pas d'importance : puisque le meurtrier ne suivait jamais le même schéma, on ne pouvait pas vraiment lui tendre de piège.

Le détective travaillait sur cette affaire depuis huit ans, et c'était la seule qu'il ne pouvait pas résoudre, malgré tous les moyens qui lui avaient été accordés. Les nuits précédant la date fatidique, il recrutait des volontaires de la police, du contre-terrorisme, de l'armée et même de la garde nationale, mais d'une manière ou d'une autre, le tueur leur avait toujours échappé.

Il continuait à leur filer entre les doigts, comme s'il sentait où le piège l'attendait.

- Je le vois bien en noir et blanc, expliqua-t-il à Aniko cet après-midi-là. Il court avec moi, ses genoux se plient, ses bras se balancent. Il halète. Ses cheveux sont collants. Il sent mauvais. Il déteste courir, mais c'est plus fort que lui.

Il essayait de tout expliquer, mais il avait l'impression de ne pas utiliser les bons mots et que ce qu'il disait était confus et déroutant. Il tremblait en essayant d'être concis, son front perlait et il était de plus en plus troublé.

- Dessine-le pour moi, lui demanda Aniko en lui prenant les mains. Le garçon cessa de trembler, alluma la station de travail et se mit à la tâche. C'est alors qu'Aniko commença à colorier ses

premières fleurs pour s'occuper, et que prit forme ce qui devint un rituel qu'ils respectaient scrupuleusement.

Au moment où elle mettait le narcisse sur le mur à côté de la violette, Dani lui envoyait une nouvelle ébauche de l'histoire du détective. Mais avant qu'Aniko ne puisse y jeter un oeil, une question qui taraudait Dani depuis longtemps surgit.

- Pourquoi toujours des fleurs ?

- Parce que c'est le seul moyen qu'on ait d'en voir. Maman a beaucoup de livres d'images à la maison, et même si on peut tout trouver sur internet, elle y tient. Quand j'étais petite, elle m'a montré toutes les variétés de fleurs qu'elle avait vues dans son enfance, avant que les insectes ne disparaissent.

- Pourquoi pas des insectes alors ?

- J'en ai dessiné aussi, mais je ne les mettrais pas sur le mur de quelqu'un. Mon père m'a dit que lorsqu'il était enfant, il y avait des araignées et des punaises et que tout le monde en avait peur ou en était dégoûté. Quand je vois à quoi ils ressemblaient, je ne suis pas surprise. Malheureusement, les abeilles ont aussi été exterminées.

- On l'a appris en cours.

- Oui, je sais, mais c'est quand même très triste. Une fois, j'ai dessiné une hirondelle pour ma mère, et elle s'est mise à pleurer.

- De joie ?

- Je ne sais pas, peut-être. Là où elle a sans doute dû pleurer de joie, c'est quand papa lui a offert un pot de vrai miel pour sa fête. Pas du substitut qu'ils vendent au magasin; je ne sais pas d'où il l'a eu; peut-être d'Asie, mais ça devait être très cher.

- Au moins, il n'y a plus de virus.

- Oui, je sais, c'est bien qu'ils aient éliminé les tiques et les moustiques quand ils ont commencé à répandre des virus tropicaux.

Ils n'en dirent pas plus. Dani laissa Aniko s'atteler à son coloriage et s'assit sur sa chaise, épuisé par le dessin et la discussion. Lorsqu'ils eurent terminé, il descendit rejoindre son père qui était assis à son poste de travail dans la cuisine, en tapant sur son clavier l'air absorbé.

- On a terminé. Elle va bientôt partir, lui dit-il.

- Très bien, une minute, dit son père, qui éteignit l'ordinateur. Malgré que la voiture puisse contenir cinq personnes, Dani ne les accompagnait jamais. Aniko ne s'en souciait pas, mais son père lui faisait à chaque fois une remarque. - Je suppose que tu vas t'enfermer dans ta chambre, n'est-ce pas ? - lui demanda-t-il, d'un ton un peu plus sarcastique que d'habitude.

- Je n'aime pas les au revoir, répondit Dani avec véhémence, mais il le regretta aussitôt et regarda avec crainte vers l'escalier. Il espérait qu'Aniko était encore en train de préparer ses affaires, mais elle était déjà derrière lui, les yeux fixés sur le sol, rougissant.

- C'est pas grave, on se verra demain, murmura-t-elle en se précipitant dans le hall pour prendre son manteau. Puis ils se firent juste signe quand elle passa la porte.

En voiture, la distance jusqu'au dortoir était assez courte; quarante minutes plus tard, Dani entendait déjà son père monter les escaliers. Il savait que son fils n'aimait pas être dérangé le soir, mais il voulait quand même lui parler.

- Je peux entrer ?, demanda-t-il après avoir frappé.

- S'il le faut, dit Dani, laissant son père entrer.

- Tu pourrais venir avec nous quand je ramène ta petite copine.

- Mon amie.

- Tu pourrais ramener ton amie chez elle. Tu as déjà 16 ans : tu pourrais conduire la voiture.

- Il y a un test.

- Je pense que tu pourrais passer le test en quelques semaines; tu n'as pas besoin de grand chose : il faut juste un cours de base de sécurité routière, un rendez-vous pour l'examen, et ta mère et

moi pouvons t'aider à t'entraîner ici. Si tu réussis ça, il n'y aura plus qu'à passer l'examen médical, et tu pourras reconduire Aniko chez elle toi-même.

- Je m'en fiche.

- Et moi je ne veux pas passer le reste de ma vie à ramener tes copines et tes copains. Quand j'étais jeune, il fallait un an pour obtenir un permis de conduire, et même plus pour certains - laissa échapper son père, qui s'étonna lui-même de faire référence à sa propre adolescence, alors qu'il avait juré de ne jamais le faire.

- La semaine prochaine, dit Dani en haussant les épaules.

- Très bien; trouve-toi une école, et nous paierons, dit son père l'air surpris. Puis, voyant que la discussion était terminée, il sortit en refermant doucement la porte derrière lui.

Dani se tournait et se retournait dans son lit. On pouvait encore sentir l'odeur d'Aniko sur les couvertures. Avant, il l'aurait certainement changée, mais ça avait cessé de le déranger depuis un certain temps, car il aimait la sentir encore près de lui.

Ce qu'il n'aimait pas, c'était d'être confronté à des choses d'adultes : il avait toujours peur ne pas pouvoir y échapper. Alors, pour se changer les idées, il regarda à nouveau les cases de bandes dessinées qu'il avait déjà terminées. Il arrivait lentement à la fin de son cahier de dessin, et il était heureux de constater qu'il prenait autant de plaisir à lire ses productions que d'autres bandes dessinées.

Il éteignit l'ordinateur, mis son pyjama, essaya de se coucher plus tôt que ses parents pour qu'ils ne viennent pas lui rappeler l'heure qu'il est et quand il devrait se lever le lendemain matin. Cela n'avait jamais dérangé Dani, qui n'avait jamais compris pourquoi ils se sentaient obligés de lui rappeler quelque chose qui leur était désagréable. Il éteignit la lampe pour qu'aucune lumière ne filtre, et pour être bien sûr qu'on ne le dérangerait pas jusqu'au matin, même pour lui dire bonne nuit.

Extrait 2

L'approvisionnement en eau potable connaît des perturbations imprévues, que nous mettons tout en œuvre pour surmonter. En attendant, nous demandons à la population de rester calme et de nous faire confiance, a déclaré le ministre de l'eau, en soulignant que tant que l'approvisionnement n'est pas rétabli, les gens ne doivent pas boire d'eau naturelle non-traitée. Même consommée en petite quantité, l'eau du Danube et de la Tisza peut provoquer de graves maladies, et bien que leurs niveaux de pollution soient souvent inconnus, les eaux souterraines peuvent dans certains cas causer la mort.

(Extrait d'un bulletin d'informations en ligne, 19.05.2052)

« Si je dors plus longtemps, on sera plus vite l'après-midi », se dit Dani en ouvrant les yeux. Il éteignit la lumière qui filtrait de la fenêtre, se blottit dans les couvertures et resta au lit. Mais il ne parvint pas à se rendormir : il pouvait entendre son père jurer en bas, même si plusieurs portes les séparaient.

Il mit ses pantoufles en titubant et se dirigea vers la salle de bain. Il mit machinalement sa main sous le robinet, mais rien ne se produisit. Il comprit brusquement ce que cela signifiait..

Il descendit en courant, ses pantoufles en plastique recyclé claquant sur les marches en bois, mais cette fois, personne ne le gronda.

- Encore ? demanda-t-il à sa mère, mais il pouvait déjà lire la réponse sur son visage.

- D'après les nouvelles, nous allons devoir attendre un peu plus longtemps, dit Nora, et bien qu'elle ait essayât de rester calme, sa voix trahissait qu'elle n'y croyait pas elle-même.

Bálint se tenait dans l'embrasure de la porte, déjà habillé.

- Je vais aller au magasin voir s'il reste de l'eau. J'en achèterai autant que je peux pour la réserve.

Ils l'attendirent pendant une heure, et Dani n'avait jamais vu sa mère aussi inquiète. Elle se rongea les ongles, faisait les cent pas, et s'asseyait parfois pour lire les nouvelles.

Mais les informations semblaient rassurantes. Rien d'inhabituel n'était signalé, et si les gros titres traitaient des solutions apportées à la pénurie d'eau, le deuxième sujet le plus intéressant était les couleurs tendance de l'été, montrant des tenues vertes et bleu clair pour tous les âges.

Quand Bálint entra, il resta silencieux pendant quelques minutes. Il s'assit dans la cuisine, et Nóra s'agitait nerveusement autour de lui, lui versant de l'eau, fixant son sac de toile vide, incapable d'attendre qu'il dise quelque chose. Mais il continuait à la fixer en silence.

- Il ne reste rien, dit-il enfin. Je suis passé par dix ou deux magasins, tous vides. Tout se vend à prix d'or : une bouteille coûte le même prix qu'une centaine de barres énergétiques. Et pourtant, tout est parti.

- Les gens ne veulent tout simplement pas croire qu'il existe une solution, dit-elle en état de choc.

- Tout le monde est nerveux. La police est partout et j'ai vu plusieurs personnes être poussées dans des voitures. Des femmes et des hommes étaient menottés, prêts à se battre entre eux pour une bouteille d'eau. Toutes les ambulances sont sur les routes, et même les drones transportent des patients. Déshydratations, crises cardiaques, empoisonnements sur les rives du Danube,... J'ai vu des gens allongés le long de la rivière; ils n'ont pas pu résister à l'envie d'y boire, même s'ils savent très bien le danger que cela représente. Ils se tordaient de douleur en position fœtale en attendant les secours, les mains serrées sur l'estomac, dit-il d'une voix neutre.

- Tu n'es pas blessé ? s'inquiéta Nora.

- Je n'avais rien de précieux sur moi. Mais j'ai été arrêté deux fois, et renvoyé chez moi la deuxième fois : ils vont bientôt imposer un couvre-feu.

- Aniko, dit Dani, révélant la première chose qui lui venait à l'esprit.

- Elle va bien, j'ai parlé à son père, le rassura-t-il. Mais je doute qu'elle revienne à Budapest de sitôt : ils vont sûrement fermer les écoles. Tu ne devras peut-être plus y aller cette année.

Personne ne sait quoi que ce soit. Les personnes à qui je pouvais parler dans l'embrasement des portes n'avaient aucune information fiable.

- Et la loi anti-panique ?

- Personne ne se soucie vraiment de ça en ce moment. Difficile difficile de cacher une situation aussi critique.

Dani entendit à peine ce que disaient ses parents. Une seule chose résonnait en lui : il ne la reverrait pas cet après-midi. En arrivant dans sa chambre, il reçut un appel en absence et un message de l'école : les cours étaient suspendus pour une durée indéterminée.